



© Claire Merrien

Loin des clichés, le désarroi d'un métier

Indispensables aux rédactions, sources de fantasmes aux yeux du grand public, les photographes de presse connaissent un quotidien professionnel trépidant mais parfois bien éloigné des rêves qu'ils suscitent.

Pour tous, photographier pour la presse, c'est raconter une histoire. Pour tous, c'est aller à la rencontre des «gens», ces autres qui nous sont proches car humains, même quand ils sont lointains. Pour tous les photographes travaillant pour la presse, «*le monde de la photo a complètement basculé*», comme le résume Thomas Haley, venu d'Amérique faire de la photographie ethnographique en France au début des années 1970, qui a travaillé avec Sipa durant 28 ans. Plusieurs facteurs s'imbriquent pour aboutir au constat de son cadet, Kenzo Tribouillard, de l'Agence France-Presse: «*jamais on n'a autant consommé d'images et jamais le métier de photographe n'a été aussi fragile*». La crise de la presse papier, tout d'abord, conduit les rédactions à estimer les tarifs des photos excessifs. Marc Chaumeil, après 30 ans de collaboration avec les plus grands de la presse quotidienne nationale,

dénonce quant à lui «*le mauvais jeu des agences qui ont engagé dans les années 1980-1990 une course à la baisse*». Le résultat, selon Mina Rouabah, ex-rédactrice en chef adjointe photo de *Libération* papier

durant presque 18 ans, est que «*seul un tiers de nos photographes réguliers vivent uniquement de la presse*». Ce que confirment amèrement une bonne part des photographes professionnels. Le développement massif des moyens numériques est accusé d'avoir accéléré cette détresse professionnelle, souvent incomprise des rédacteurs qui estiment que les photographes, en se faisant payer à chaque republication de leurs clichés sont bien gourmands. *Libération* titrait déjà à sa Une du 20 août 2005 «*Tous journalistes ?*» accompagnant cette question d'une foule compacte armée d'appareils numériques. Mais, selon André Gunther, de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, dans «*La faute aux amateurs*», billet paru le 18 août 2013 sur *Acrimed*, ce sentiment que les amateurs diffusant leurs images sur les banques en ligne concurrenceraient sérieusement

ENQUÊTE MÉTIER



© Claire Merrien

« Seul un tiers de nos photographes réguliers vivent uniquement de la presse »

Mina Rouabah, ex-rédactrice en chef photo à Libération

(suite de la première page)

la photographie de presse est largement exagéré. Même si ces contributeurs d'un jour se suffisent le plus souvent d'être rétribués d'une notoriété éphémère, la qualité de leur cliché est le plus souvent piteuse. Mina Rouabah le dit : « *un bon photographe restera un bon photographe, un mauvais photographe avec du matériel numérique performant restera un mauvais photographe* ». D'autant qu'après les mésaventures de photos de presse truquées (tel le pseudo-charnier de Timisoara) les regards se sont affûtés, un « fake » est souvent repéré comme tel, et il existe maintenant des logiciels de détection de retouches très performants. Inversement, par soucis d'économie, les rédacteurs sont sollicités par leurs journaux pour devenir ce que Jean-Michel Sicot nomme « *des hommes-orchestre* » (voir page suivante).

Thomas Haley tranche : « *En presse, c'est bouché. Plus besoin de savoir grand-chose pour faire un cliché d'actualité qui tient la route* ». Envoyer en urgence un bon rédacteur armé d'un téléphone performant ou d'un appareil numérique, pour rester sur le coup, et ne pas se faire doubler par la concurrence est une

voie envisagée de plus en plus fréquemment.

Ce qui semble donc essentiellement ronger la presse dans son ensemble est le facteur temps. Après un certain nombre d'années à courir derrière des photos d'actualité apparaît « *une lassitude de la presse qui n'attend qu'une seule image, alors qu'il en faut parfois plusieurs pour rendre compte des choses* », soupire Sophie Loubaton (portrait en dernière page). D'autres aspirent à poser leur appareil pour faire autre chose qu'un « *cliché qui tient la route* ». Le motif revient comme un refrain c'est « *l'envie de passer du temps* », de « *reportage au long cours* », de devenir « *patient* » sourit Sergey Ponomarev.

A la question de savoir si le photographe de presse a de l'avenir, ils acquiescent tous, car même s'ils refusent d'être cantonnés dans la catégorie des artistes, ils sont fiers d'écrire par l'image. Il leur faut le plus souvent jongler entre les rédactions, les institutions, voire les publications à visée publicitaire, ils savent que la capacité, née du talent et du travail, de faire se rencontrer dans un cadre la vie et le hasard est un art cher au journalisme.

L'événement ● ● ● ● ● ● ● ● ● ●

Sergey Ponomarev

La preuve par l'image

Le 12 avril 2015, à Paris, la galerie IconoclAstes organisait un débat consacré à la propagande et l'image de presse, en parallèle à la première exposition consacrée au photojournaliste Sergey Ponomarev. C'était l'occasion pour lui d'expliquer sa motivation et ses méthodes de travail.



© Claire Merrien

La l'habitude de ce qu'il appelle « *la routine de la guerre* ». On peut trouver facilement sur internet une photo noir et blanc montrant le photoreporter Sergey Ponomarev, cigarette aux lèvres, assis sur ses talons, patientant en gilet pare-balle, appuyé contre un poteau. Ce lundi 12 avril, à Paris, dans la tiédeur du début de soirée, au fond d'une cour tranquille, il paraît bien plus tendu et fume nerveusement. C'est la première exposition pour celui qui a reçu en 2015 le prestigieux World Press Photo 2015, dans la catégorie General News pour une

photographie parue dans le *New York Times*. Mais quand le débat s'ouvre sur l'utilisation à fin de propagande des images de presse, il redevient le journaliste formé à Moscou, désireux d'expliquer, de raconter la réalité par une photo qui respecte les gens et qui montre la bestialité de la guerre. Il fait projeter ses clichés de propagandes nazie ou soviétique pour expliquer qu'il ne recadre pas ses photos, qu'il attend le bon moment. Depuis 2006, il couvre Gaza, Kaboul, la Syrie, l'Ukraine...- Il convient d'un sourire discret qu'il est difficile de travailler en

Russie. Ponomarev est devenu indépendant après avoir travaillé pour AP à Moscou. Jérôme Huffer de *Paris-Match*, présent à ce débat qui a réuni dans le petit espace de la galerie IconoclAste une cinquantaine de personnes affirme : « *Le photojournalisme est d'abord basé sur l'émotion, mais c'est pour amener à l'information* ». Sergey Ponomarev saisit chacun par les contrastes puissants d'images vraies, sans recadrage ni mise en scène. Et alors que la nuit est tombée, il prend le temps de discuter, avant de repartir. La semaine prochaine, il sera à Amsterdam.

De droite à gauche :
Sergey Ponomarev,
Jérôme Huffer,
chef du service photo
à Paris Match,
Éric Baradat,
son homologue
à l'AFP, employeurs
de Ponomarev
en Syrie depuis
que la France s'y est engagée
militairement.

La rencontre

Sophie Loubaton,

Une indépendante au regard bienveillant

Sophie est comme sa maison : accueillante, lumineuse, décroisée, mais avec ses recoins secrets. Elle a toujours voulu faire de la photo, même si elle n'a pas toujours pensé en faire son métier. Son frère aîné avait installé un labo de développement au sous-sol et dès ses dix ans, armée de son premier Instamatic, elle fait des « photos affectives ». À l'adolescence, c'est avec son réflex qu'elle commence à prendre des photos de ce et ceux qui l'entourent. Elle parcourt ainsi les grands chantiers des années Mitterrand. Elle fait les Arts appliqués et exerce comme architecte d'intérieur. Mais au bout de six ans, elle se lasse et se lance dans des projets participatifs

alliant photos et écriture. Exposée à la Fnac en 1994, elle est remarquée : *Libération* et *L'Humanité* commencent à lui passer des commandes. « *Je suis totalement consciente de la fragilité des choses. Je n'aime pas faire du mal avec mes images, je n'aime pas que les gens ne s'aiment pas en photo* ». Elle reste attachée à ses deux centres d'intérêt : « *les gens et les espaces* ». Son œil « *bienveillant* » comme lui dit un jour une personne qu'elle prend lui vaut de travailler pour plusieurs journaux durant six ans dont *Télérama*. Elle accepte ensuite de travailler pour des institutionnels « *pour m'en sortir* » concède-t-elle. Le paradoxe de la presse est que si « *une bonne image vaut mieux qu'un*

long texte », on n'y attend qu'une seule image fournie rapidement. Or elle aime prendre le temps d'embrasser les personnes dans leur environnement. Depuis dix ans, elle a évolué « *je ne suis pas de la génération des agences, mais des collectifs. Une agence te met en relation avec des clients, elle t'appelle quand on a besoin de toi. C'est très commode. Mais elle prélève 30 à 50% des sommes en contrat. En collectif, on s'entraide, on se donne des pistes, on fait tourner la direction, ce n'est pas le même esprit* ». Elle multiplie donc les activités liées à la photo, mais ouvertes sur l'écriture et continue à scruter le monde de son regard attentif et généreux.

Sophie Loubaton dans son atelier, entourée des casiers où elle range ses photos et ses carnets d'écriture.

© Sophie Loubaton



© Claire Merrien

Kenzo Tribouillard,

Photographe salarié à l'Agence France Presse

« Être agencier, c'est génial, cela permet d'être complètement détaché de la réalité économique »

Kenzo Tribouillard donne rendez-vous Place de la Bourse. L'allure décontractée de ses 30 ans, au pied de l'imposante façade de ses rêves, il sourit, presque timidement. Vers 16 ans, en lisant *L'Agence : Les photojournalistes de l'Agence France-Presse*, « avec les meilleures photos, celles des plus grands », il décide : « *C'est cela que je veux faire, et je veux le faire pour eux* ». Son parcours professionnel n'est pas tracé pour autant.

Les rédacteurs de l'agence sont presque tous issus de Sciences Po et souvent d'une École Supérieure de Journalisme, dit-il. Les photojournalistes suivent presque tous des chemins de traverse. C'est à Caen, sa ville d'origine, que Kenzo apprend à « *dompter son appareil* » et à cultiver son réseau. À force de chemins croisés « *par hasard* », mais d'un hasard tenu d'une main ferme. Après des missions de remplacement pour le journal municipal de Caen, pour l'AFP locale, des collaborations à *La Presse de la Manche* et à *La Manche libre*, il intègre le siège parisien de la référence française des rédactions en 2007. Son statut de pigiste régulier vient d'évoluer pour entrer dans le « *staff fixe* ». Il a conscience de ne pas vivre « *l'âge d'or de la photographie de presse* », mais il a encore et toujours envie de « *raconter une histoire, construire une photo, mon-*

trer une réalité ». Le numérique démocratise la prise de vue et raccourcit les délais de publication, tout témoin peut devenir un « *preneur d'images* » à défaut d'être un photographe. Mais il reste confiant en l'avenir de la profession : « *le métier est une question de qualité* ». La mutation du modèle économique d'une photo de presse se développera par Internet et passera par le numérique.

